

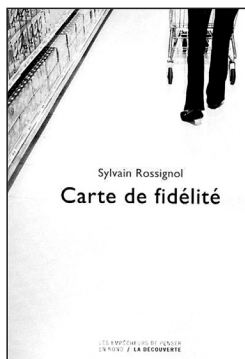
AGIR

Notes de lecture

de très courts chapitres monologués ou dialogués, ce roman est la chronique d'une grève annoncée, d'une liberté (intérieure) et d'une fierté enfin (re)trouvées. Les trois, étant, bien évidemment, intimement liées.

Décembre 2006. Sans concerter le personnel, Pluspourmoins, un hypermarché de Tours, décide d'ouvrir, sans concertation aucune, la veille de Noël – un dimanche cette année-là – jusqu'à 21 heures. Viviane Gillot, surnommée « *Iélo submarine* » comme la femme du mareyeur dans Astérix, cheffe du rayon poissonnerie, haute en couleurs et en réparties, est contre et s'en va trouver le syndicat. Sur ses conseils, elle décide de créer une section, d'en devenir la déléguée; mais tout est à faire, la dynamique à générer, personne n'est syndiqué dans cet hypermarché. Qui la suivra dans son projet, qui ne la suivra pas? Quelle sera la réaction de la direction? Noël est dans trois semaines.

Les jours et les chapitres s'égrainent, le mouvement de grève s'organise entre bûches et embûches. On découvre en profondeur un monde qu'on ne connaissait qu'en (grande) surface avec sa division du travail et des sexes: la direction (masculine), les cadres (masculins), les agents de sécurité (masculins, proches de la direction), les chefs de rayon (masculins, sauf madame Gillot; ils ne voteront pas la grève, sauf madame Gillot), le personnel de rayon (isolé) et les caissières (que l'on tutoie, qui forment un groupe fragilement soudé). Des alliances vont se dessiner, des trahisons s'opérer, des amitiés se nouer; et un amour se révéler. Inévitablement, le directeur se bat pour saborder la grève et pour que le magasin reste ouvert, en ce dimanche particulièrement rentable; il menace, il ment; il demande au service de sécurité d'utiliser le système de vidéosurveillance pour mieux contrôler les agissements du personnel. Il



ne préviendra le groupe auquel l'hypermarché appartient que tardivement; il craint pour sa carrière – son histoire est celle d'une ascension sociale. Quand la grève sera devenue inévitable, il se suicidera.

Portrait d'une caissière en révolte

Sylvain Rossignol, qui a choisi son camp, ne s'étendra guère sur les pressions du groupe, des actionnaires sur la direction, mais on peut les deviner. Comme on peut comprendre, s'il en était encore besoin, que les souffrances des cadres au travail sont bien réelles et parfois mortelles. Si le romancier nous fait découvrir en pointillé et en toute sympathie certains membres du personnel et quelques clients (dont un chômeur adepte de la décroissance), c'est à une caissière en révolte contre le monde entier, Noémie Aron, qu'il donne toute son attention. Avant d'être engagée dans ce magasin, elle œuvrait en usine. Elle a cru que le travail à la caisse serait plus facile à supporter que celui à la chaîne, mais non. Ou au début seulement. Quand elle n'avait pas encore compris que là aussi, la violence était bien présente, mais plus sournoise: cachée, maquillée, habillée. Pour encaisser ce travail, elle résiste en ne donnant ni sa vie ni d'emprises. Ainsi, elle cache à ses collègues et à ses responsables l'existence de sa fille, ses rêves d'Italie, d'une autre vie, elle ne demande aucun horaire particulier, elle a bien saisi que les caissières, on les tenait par là: l'arrangement de leur temps de travail. Chaque jour, elle pose un acte (symbolique) de sabotage (en omettant de compter UN article à UN client), envoi des S.O.S avec les bips du lecteur optique des codes-barres. Elle sera la première à suivre Viviane Gillot dans la préparation de la grève. Et si celle-ci finalement n'a pas lieu, c'est que le magasin a trouvé comment ménager (*manager*) la chèvre et le chou:

il restera fermé en raison du deuil de son directeur. Mais peu importe. La victoire ou la défaite. La lutte a été plus importante, elle a donné ou redonné une jeunesse à plusieurs des caissières. C'est dans ce mariage de l'intime et du social, de leur interaction et de leur interférence, que Sylvain Rossignol, avec son art du roman néoréaliste, réussit à nous faire appréhender au plus près, au plus juste, le fonctionnement de l'entreprise contemporaine, la vie de ses travailleuses et ses travailleurs.

(1) Réédité en format poche, toujours à La Découverte, en 2009.

Michel Zumkir,
coresponsable
du groupe de travail
« *Etrangers et immigrés* »
de la LDH

Les Juifs des romantiques

Nicole Savy

Belin

Mars 2010, 256 pages

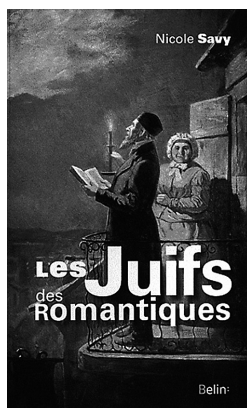
23 euros

La haine des Juifs s'enracine dans la rivalité religieuse des débuts du christianisme et s'est structurée au Moyen Âge autour d'un mythe négatif formé de stéréotypes. Mais les aspects nouveaux qu'elle a pris au XIX^e siècle, en même temps que se manifestaient contradictoirement les premiers efforts pour la déconstruire, méritent une attention particulière. C'est sur cette période située entre l'émancipation des Juifs par la Révolution française, qui les a reconnus comme citoyens, et la mort de Victor Hugo en 1884, dix ans avant l'affaire Dreyfus, que se penche Nicole Savy, en examinant tout particulièrement ce qu'en disaient la littérature et la poésie. Le regard de cette historienne de la littérature, qui a



longtemps dirigé le service culturel du musée d'Orsay, membre du Comité central de la Ligue des droits de l'Homme et connue pour son engagement féministe, est précieux pour comprendre ce moment complexe. Complexe car il a vu les Juifs s'intégrer en France au sein du corps social, mais en même temps le vieil antijudaïsme chrétien persister et refluer, et, de pair avec l'essor du nationalisme, apparaître un antisémitisme racial qui a contaminé aussi certains milieux républicains ou socialistes.

Dans un contexte où l'opinion publique, l'esprit majoritaire, étaient imprégnés de préjugés antijuifs, la littérature porte un témoignage unique sur ce que l'auteur qualifie de « *virus mutant mais toujours présent dans la société française* ». Avant d'examiner ce qu'en disent les écrivains, deux chapitres sont consacrés à une brève histoire des Juifs en France du XVIII^e au XIX^e siècle et aux formes nouvelles de ces préjugés dont « *l'antisémitisme chrétien est la souche puissante, millénaire, aux multiples et fortes racines* ». N. Savy relève, par exemple, que dans la famille chrétienne provençale où est né en 1830 Frédéric Mistral, le chien s'appelait « *le Juif* », ou que la comtesse de Ségur, mère de l'évêque apologiste de l'infaillibilité pontificale Gaston de Ségur, décrit les Juifs à sa petite-fille, dans *La Bible d'une grand-mère* (1869), comme un peuple « *furieux* » et « *monstrueux* ». A juste titre, elle évoque aussi la pénétration de cette *doxa* chez des auteurs socialistes comme Blanqui ou Proudhon, mais les quelques citations qu'elle reprend nous font regretter qu'il n'existe pas sur eux d'étude systématique, de ce point de vue, de l'ensemble de leurs écrits, de nature à mesurer l'ampleur exacte de cette contamination antisémite sur leur pensée. En effet, le reste du livre montre que seule une lecture attentive et globale de



l'œuvre d'un auteur, des écrits littéraires publiés ou manuscrits, de sa correspondance et ses carnets intimes, croisée avec sa biographie, permet de se faire une idée de la manière dont il se situait par rapport aux préjugés de son temps. Et c'est le grand mérite de ce livre que de faire, pour la première fois, ce travail sur Stendhal, George Sand, Balzac, Lamartine ou Hugo.

La déconstruction des mythes antijuifs

Bien qu'il porte sur la littérature française, le livre fait un détour par l'Angleterre pour, sans s'attarder sur *Le Marchand de Venise*, davantage étudié, parler de *Ivanhoé* de Walter Scott, dont la traduction publiée en 1820 a marqué profondément tout une génération d'écrivains romantiques, et où le personnage positif de Rebecca conduit à s'interroger sur un certain philo-sémitisme de l'auteur. Si l'antijudaïsme est absent dans le *Génie du christianisme* de Chateaubriand, plein de reconnaissance pour les inventeurs du monothéisme, il apparaît fortement, au contraire, chez Vigny et Musset, alors que Stendhal prend manifestement une distance avec ces stéréotypes. Dans un poème de Lamartine, *Le Pauvre Colporteur* (1835), s'exprime même, en réaction à un antisémitisme populaire, religieux et racial, un bel élan de solidarité humaine revendiqué par le poète.

De même, Alexandre Dumas a forgé, dans son roman *La San Felice* (1865), un personnage de Juif élégant qui se conduit en héros. Ce républicain originaire d'une famille paternelle métissée, connaissant par expérience le racisme, était sensible aux préjugés raciaux, comme il l'était à l'esclavage, à l'oppression et l'exploitation. Avec Théophile Gautier, en revanche, on retombe dans la vision extrêmement péjorative, agrémentée de la reprise d'images empruntées à un bes-

taire maléfique, et de mythes funestes comme les prétendus sacrifices d'enfants – vision qui est d'ailleurs étroitement associée à une représentation encore plus défavorable des Arabes, et d'une adhésion sans états d'âme à la « guerre civilisatrice et sainte » de la conquête coloniale de l'Algérie. Dans cette littérature, Nicole Savy relève la division sexuelle du stéréotype : la beauté et les qualités d'âme de la jeune Juive s'opposent à la laideur et à la malaisance des hommes, par exemple dans le roman des frères Goncourt, *Manette Salomon* (1867). Elle montre aussi à quel point la trentaine de personnages juifs dans *La Comédie humaine* de Balzac témoigne de l'ambivalence des sentiments de cet auteur à l'égard des Juifs. Mais c'est sur George Sand et Victor Hugo – des auteurs qu'elle connaît bien pour avoir édité, de la première, *Consuelo*, *La comtesse de Rudolstadt*, chez Bouquins Laffont, et *Nanon*, chez Actes Sud, et du second *Les Misérables*, dans le Livre de poche – que son travail est le plus magistral, avec la prise en compte de l'ensemble du corpus et le croisement méticuleux des sources. Elle conclut qu'on peut mettre au compte du romantisme d'avoir en partie déconstruit les mythes antijuifs et montré qu'ils étaient des vieilleries dangereuses. Si cela n'est pas vrai pour Musset, Vigny ou Théophile Gautier, c'est sûrement vrai pour Victor Hugo, qui, dans sa pièce *Torquemada* (1869), met dans la bouche du rabbin Moïse-ben-Habib, menacé par l'Inquisition, une belle profession de foi en l'humanité, et la publie avec une dédicace aux Juifs de Russie persécutés.

Gilles Manceron,
vice-président de la LDH

